

55
1976

Sommaire

La " Religion populaire " et la Mission

Jean Vinatier p. 5

Un petit gars de quinze ans

Guy Gilbert p. 17

L'homme, la recherche de Dieu et la béatitude des pauvres

Marcel Massard p. 23

Nouvelles de la Mission

p. 51

Nous avertissons nos lecteurs que, pour la plupart d'entre-eux, leur abonnement se terminait avec le numéro 54. Qu'ils aient la gentillesse de le renouveler sans tarder. Les augmentations qui frappent le papier, l'impression et les expéditions nous obligent à modifier quelque peu le tarif des abonnements :

Abonnement ordinaire 30 F

Abonnement de soutien 40 F

LETRE AU COMMUNAUTES
DE LA MISSION DE FRANCE
C. C. P. : PARIS 21.596.44. V.

La " religion populaire " et la Mission

Jean Vinatier

Ayant participé au début de l'automne, à quelques sessions d'équipes, j'ai été vivement frappé par une constatation concernant leur recherche commune. Presque toutes celles d'une région, qui avaient choisi l'an dernier l'approfondissement du « Religieux » ont abandonné cette « piste ». Non pas parce que cela ne les intéressait plus, mais parce qu'elles ne voyaient plus comment avancer, après avoir fait un inventaire de leurs difficultés pastorales, et établi un diagnostic lucide sur l'état religieux du secteur.

Coïncidence importante : leur jugement rejoint celui de plusieurs évêques. L'un d'eux me disait, parlant des prêtres travaillant en rural : « Beaucoup sont profondément découragés. Non pas tant à cause de la baisse de la pratique religieuse que de leur impuissance à tracer une ligne pastorale cohérente devant la persistance du « catholicisme populaire ». Ils sont très perspicaces et portent

un diagnostic très juste sur la profondeur spirituelle de la crise actuelle. Mais ils ne voient pas quel remède appliquer ».

Ces paroles me rappelaient également cette confiance douloureuse d'un prêtre : « Je prépare la profession de foi solennelle des enfants. J'en connais plusieurs qui avouent qu'ils n'ont pas foi en Dieu, et pas davantage au Christ. Et j'ai pu vérifier que ce n'étaient pas des paroles en l'air... Et pourtant, étant donné ce qu'est l'atmosphère de ce village, je ne vois pas comment je peux refuser à leurs parents qu'ils participent à la cérémonie ».

Tous ceux qui ont actuellement, des responsabilités pastorales savent que ce n'est pas un débat académique.

Posés parfois avec légèreté, d'autres fois avec outrage, y compris par des livres qui ont fait du bruit, les problèmes sont plus graves qu'il ne paraît au premier abord. Fort heureusement, après

controverses passionnelles vient l'heure des confrontations sérieuses entre pasteurs et théologiens. Je n'en veux pour preuve que deux faits récents :

* Le n° 122 de *la Maison-Dieu* (2^e trimestre 1975) Ed. du Cerf, intitulé « Religion populaire et réforme liturgique ». Une série d'études intéressantes de sociologues (comme J. Potel) et de pasteurs est couronnée par des propositions courageuses d'H. Denis, de Lyon, dont la Lettre aux Communautés a déjà publié les réflexions sur le livre de R. Pannet. Les équipes concernées ne perdront pas leur temps à confronter leur pratique pastorale avec les suggestions de cette étude.

* Une recherche amorcée le 29 novembre dernier par *la Revue d'Histoire de l'Eglise de France* sur le thème : « La Religion populaire : nouveau mythe ou réalité socio-historique ? ».

Le Père Boulard a posé aux historiens un certain nombre de questions, je souligne, pour la Mission, les suivantes :

- Le renouveau voulu par le Concile est-il à l'origine du décalage que l'on découvre entre la foi des militants et les expressions populaires de la foi de ceux qui continuent à se réclamer de l'Eglise ?
- Le catholicisme, en se « popularisant » s'est-il vulgarisé ?
- La culture des clercs les coupe-t-elle de la masse des chrétiens ?
- Y a-t-il des précédents, dans l'histoire, de ce décalage entre élites et masses ? A quelles époques principalement ? Ces précédents peuvent-ils, nous révéler la nature de ce que nous appelons « catholicisme populaire » ?

Je voudrais simplement, au cours des réflexions qui suivent, apporter quelques éléments, à cette recherche.

En quoi l'évangélisation est-elle concernée ?

Foi des " pauvres ", ou pauvreté de la Foi ?

Un certain nombre de prêtres ou de militants, engagés au plus vif des combats de notre monde, sont agacés, pour ne pas dire plus, par ce qui leur apparaît un problème dépassé : il y a tant à faire positivement pour transformer ce monde, à la lumière de l'Évangile. A quoi bon ces combats d'arrière garde ? Laissons « les morts enterrer leurs morts ».

Mais beaucoup d'autres, non moins engagés que les premiers, devant la per-

sistance de certains comportements populaires dont ils sont témoins, sentent bien qu'on ne peut pas s'en désintéresser si facilement.

Car, en fait, qu'est-ce qui fait l'angoisse des meilleurs pasteurs, sinon l'opposition qui semble insurmontable entre *une proposition de la Foi chrétienne centrée sur l'essentiel du message, et de ses exigences*, et ce qu'en vivent les gens simples, les « pauvres » de Yahweh ?

Contrairement en effet à une opinion parfois répandue, prêtres et militants qui ont donné leur vie à la Mission confiée par le Christ n'oublient pas que le *signe* essentiel de cette mission, c'est que « La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres ». Comment ne pas nous souvenir que, quelque mois avant sa mort, ce fut, littéralement, le dernier message que le pape Jean XXIII nous faisait parvenir ?

Il me faut d'ailleurs ajouter que la difficulté rencontrée n'est elle-même pas simple. Il y a heureusement des humbles et des pauvres qui demandent à l'Eglise

Quel prêtre ? pour quel peuple ?

La seconde raison pour laquelle la Mission est impliquée dans cette recherche, c'est que tout le monde a pris conscience maintenant qu'il n'y aura pas de transformation réelle de l'Eglise sans une transformation du rôle du prêtre, de son « visage ». Les militants chrétiens les plus lucides le savent mieux que personne. Mais parce qu'ils sont justement des *militants chrétiens*, qui se veulent fidèles à l'Evangile, ils ne peuvent ni prendre leur parti d'une coupure entre ce qu'on appelle l'élite et la masse, ni agir par des pressions, psychologiques ou autres, au niveau de cette masse en se disant : « montrons-lui le chemin : ou elle renoncera, ou elle suivra ».

Mais si nous récusons avec tant de force l'opposition : « élite-masse », non seulement parce qu'elle ne respecte pas les personnes, mais aussi parce qu'une histoire approfondie de la vie spirituelle du peuple, à travers les âges nous découvre dans les plus humbles, des intui-

une foi éclairée et une pratique exigeante (1). Il y a aussi ceux qui ne lui demandent rien. Il y a ceux qui ont une autre foi, souvent une foi en l'homme très consciente et très construite, comme les militants marxistes. Ceci rend très difficile la détermination d'une ligne pastorale cohérente, beaucoup d'équipes le savent de reste.

(1) Grâce aux « média » il ne faut pas oublier que les débats théologiques - ou exégétiques - les plus importants trouvent aujourd'hui des échos dans les couches les plus populaires. Il y a aussi la foi en recherche des jeunes. cf. le dernier cahier « Incroyance et Foi » n° 34.

tions évangéliques étonnantes — nous ne pouvons pas nier qu'il soit nécessaire de beaucoup réfléchir, de beaucoup travailler pour que le message du Christ puisse être accueilli par les gens les plus simples (2). C'est-à-dire que la préoccupation commune à tous les pasteurs — prêtres au travail ou prêtres en paroisse — est bien cette rencontre de la Foi avec l'univers culturel concret dans lequel vivent nos contemporains.

Je voudrais ici donner un exemple. Je participe, en Corrèze, à l'*inventaire* des monuments ou objets qui ont une valeur artistique ou culturelle et que l'on juge nécessaire de sauvegarder et même de remettre en valeur. Or, quand on voit la liste de ces monuments ou objets, on s'aperçoit que les églises et leur mobilier, sans compter ce qu'on découvre

(2) Voir l'article du P. Coste, de Toulouse, ancien professeur à la M.D.F. : « Pour la valorisation de l'intelligence dans l'Eglise de France » (La Croix 29.11.75).

ailleurs, fournissent l'immense majorité de ce trésor culturel. Bien plus, spécialement dans les campagnes, on peut même dire que ce sont souvent *les seuls témoins de la culture populaire* des siècles passés.

Ce fait mérite réflexion. Et, pour ce qui nous préoccupe ici, il faut prendre conscience que nous avons un prestigieux, mais bien lourd *héritage* à l'heure des mutations radicales. Cela n'explique-

Parce que le Christ récapitule l'humanité, nous nous intéressons à "tous les hommes et tout homme"

Cette dernière raison n'est pas la moindre. En des temps de chrétienté l'unité de la vie s'était faite, du moins dans la conscience populaire, au niveau de la Foi. A la suite des révolutions de toutes sortes, une séparation s'était établie entre ce qu'on appelait « le spirituel » et le « temporel ». Les chrétiens, attentifs à la personne et aux valeurs familiales, ont eu plus de mal à voir, dans un climat évangélique, le social et le politique. Aujourd'hui, à la suite des mutations profondes de la société libérée, en ce domaine par le Concile, et grâce à l'expérience en particulier des militants de l'Action Catholique, les chrétiens ont en quelque sorte inversé les priorités. Le social et le politique sont au premier plan des engagements. Ils ont en quelque sorte relégué au second plan les besoins plus directement personnels et familiaux. Mais ceux-ci restent présents même s'ils prennent des formes neuves et ne disparaîtront jamais, grâce à Dieu, du champ de la

t-il pas aussi que pour beaucoup de non-chrétiens, le christianisme apparaisse avec le prestige — et les limites — d'un objet de musée ?

Quelles que soient les difficultés, qui découlent de ce fait, nous ne pouvons accepter cette situation sans trahir l'Évangile (3).

(3) Ceci n'implique en aucune façon que nous nous désintéressions de ce patrimoine, bien au contraire. Je le redirais tout à l'heure en évoquant les leçons à tirer de l'histoire.

conscience. Or, les soubassements du « catholicisme populaire » plongent leurs racines dans ces réalités humaines. Que l'on pense à cette fête, surgie à notre époque et qui a rencontré une audience considérable dans toutes les couches de la population, spécialement les plus humbles : *la fête des Mères*. Qui ne voit, malgré toutes ses ambiguïtés, ce qu'elle libère de l'affectivité humaine, du besoin d'enracinement et de dépassement ? A la Seyne-sur-Mer, j'ai été très frappé pour ma part, en constatant, qu'en dehors de la Toussaint, c'est le jour de cette fête que le cimetière était le plus visité et le plus fleuri. Étonnante rencontre, dans les cœurs simples, du mystère de la vie et du vieux culte ancestral des ancêtres.

En réalité il n'y a jamais eu de christianisme à l'état pur. La foi au Christ s'est toujours greffée sur l'humain concret d'une époque, d'un pays, sur une culture, sur un langage, sur une fête. Vouloir faire la Mission en oubliant cela

est une tentative sans issue (4). Mais

(4) Que l'on pense aux tentatives audacieuses des premiers missionnaires qui pénétrèrent en Chine au Japon et à cette prodigieuse « occasion manquée » par méconnaissance de cette réalité découlant de l'Incarnation...

vouloir faire la Mission en faisant l'économie des purifications nécessaires de cette culture, de ce langage, de cette fête ; vouloir faire la Mission sans travailler à ce dépassement, c'est nier l'essence même de l'évangélisation.

Comment établir les critères d'un jugement pastoral

Un premier bilan

Il doit être possible, pour des équipes sacerdotales qui travaillent depuis plusieurs années, dans un secteur ou un milieu déterminé, de faire un premier bilan en ce qui concerne le comportement religieux d'une population.

Dans la première étude de la Maison-Dieu, citée plus haut, Jacques Duquesne nous rapporte les principales conclusions de chrétiens d'Argentine. Malgré les transpositions nécessaires, j'en détache quelques extraits qui peuvent stimuler notre propre recherche (p. 12 à 14).

Parmi les *valeurs* positives de la « religion » (ou religiosité) populaire, on a noté :

- Une conscience de Dieu providence.
- Un besoin de donner *un sens* à la vie tout entière.
- Le besoin d'appartenir à une communauté, à un peuple.
- « Une source de vertus humaines » (solidarité, loyauté, fidélité, hospitalité).
- Des gestes rituels chargés de toute une expérience.

— Une possibilité d'ouverture et d'accueil à l'Évangile.

Les aspects négatifs sont non moins évidents.

Cette religion (ou religiosité) populaire :

- favorise un sens fataliste et de résignation.
- « porte l'homme à attendre tout de Dieu et lui enlève la possibilité de reprendre à Dieu et de collaborer avec lui avec toutes ses capacités. Elle peut se changer en une religion refuge, opprimante et égoïste ».
- est « exploitée par une société de consommation à des fins commerciales ».
- « déforme et rapetisse l'image de Dieu quand elle la rattache indûment à des gestes déterminés ».
- confère parfois à l'objet un pouvoir magique, etc.

Plus proche de nous, les évêques de Campanie, en Italie, ont analysé avec justesse, ce que révèlent actuellement les fêtes populaires.

« Le peuple célèbre les fêtes comme un moment de vie collective plus intense... Elles opèrent un rapprochement des membres de la communauté, également dans l'expression de leurs exigences religieuses... La pastorale doit retenir le fond religieux qui est à la base de ce phénomène ».

Mais souligne J. Duquesne — « la critique est bien plus sévère ».

Ces fêtes :

— n'ont souvent de sacré que l'apparence (5) ;

— sont plus des fêtes païennes que des actes du culte.

« C'est pourquoi, concluent les évêques, *les fêtes, vidées de leur contenu, chrétien, ne rendent pas la foi crédible pour ceux qui sont loin et pour les personnes davantage évoluées.*

Les jeunes les rejettent parce que dépourvues de toute valeur d'authentique témoignage chrétien.

Les pauvres y voient davantage une

(5) A ce sujet, il y aurait lieu de mieux préciser ce que signifie le « sacré » en regard de la foi chrétienne. Cf. également les nombreux articles de la Lettre aux Communautés qui ont essayé de clarifier les rapports entre « foi » et « religion ».

provocation qu'une annonce religieuse du salut (6).

Combien d'équipes sacerdotales de nos secteurs signeraient volontiers ces lignes après des années d'expérience !

Peut-on aller plus loin dans le diagnostic, ou le bilan ? Il serait intéressant de noter *les critères* les plus nets qui permettent de porter un jugement. En voici quelques-uns qu'il faudrait sans doute préciser, et qui permettent de déceler « religieux » ne sont plus la foi que nous propose l'Évangile :

● Lorsque la « dévotion » a pris dans une vie la place normale des sacrements.

● Lorsque des « croyances » particulières ou secondaires ont pris la place du « Credo ».

● Lorsqu'on est immuablement tourné vers le passé, vers « son passé » religieux, au détriment d'un acte de foi présent. (On ne se marie pas au mois de mai, à la Seyne ; respectant, sans le savoir, les coutumes qui, sous l'Empire romain, avaient décidé que ce mois était « néfaste »).

● Lorsque l'attachement à des aspects légitimes mais secondaires de la foi pren-

(6) C'est moi qui ai souligné. Donnons un exemple : les évêques de Campanie interdisent « de mettre aux enchères le droit de porter les statues ». Or me trouvant par hasard en Corse, le 8 septembre dernier j'ai assisté avec étonnement à cette mise aux enchères pour 110 000 anciens francs, une femme eut ainsi le droit d'être en tête des porteurs d'une statue de la Vierge !

nent la place de ce qui est premier (le culte des saints avant celui du Christ...).

● Lorsque les comportements moraux de l'existence persistent sans leur lien avec le contenu théologal vivant de la Foi.

● Lorsque les symboles se sont « matérialisés », lorsque les objets ou lieux deviennent magiques... etc.

Chacun pourra compléter, y compris par les éléments cités plus hauts.

D'autres sources de lumière pour un projet pastoral

La controverse qui a surgi, à propos du « catholicisme populaire » est significative d'un des dangers de la pensée moderne. Il n'y a pas eu à proprement parler dialogue ; les commentateurs ont eu beau jeu de déceler les idéologies sous jacentes. Alors que le seul chemin fructueux aurait été, de prendre du recul et

de faire appel aux gens compétents pour retrouver *les sources vives*.

Je voudrais pour ma part signaler trois pistes de recherche, sans lesquelles je ne vois pas comment on peut sérieusement construire un projet pastoral. Il ne suffit pas en effet au médecin de faire un diagnostic juste, il lui faut prescrire un remède efficace.

L'histoire de la foi et du sentiment religieux

On connaît la grande œuvre inachevée d'H. Bremond : « Histoire littéraire du sentiment religieux depuis la fin des guerres de religion ». (A. Colin). L'auteur avait vécu lui-même une des crises les plus aiguës qui ait secoué les chrétiens au début du siècle. Le modernisme ; son œuvre est pleine d'aperçus très suggestifs. Malheureusement il était tellement sensibilisé par la forme littéraire qu'il n'a pas toujours été attentif à la foi des gens les plus simples. Et puis quel pasteur, aujourd'hui, va entreprendre la lecture de ces 13 volumes ?

Par contre le livre « Histoire spirituelle de la France » (Beauchesne) est

bien plus abordable. Mais son objet ne recouvre qu'imparfaitement notre recherche.

C'est pourquoi la Société de l'Histoire de l'Eglise de France a mis en chantier les recherches que j'ai évoquées au début. Celles-ci portent directement sur ce qui nous préoccupe : éclairer le présent par les réactions les plus typiques du passé.

Sans préjuger du résultat des travaux entrepris, je crois pouvoir, dans un domaine qui reste un des objets de ma propre recherche, en Limousin, énoncer un certain nombre de réflexions

● *Le christianisme a toujours demandé une conversion, ou une re-conversion.*

Que ce soit le paganisme greco-romain ; que ce soit les vieilles religions celtes ou germaniques ; que ce soit les croyances animistes du continent noir : toujours il a fallu des missionnaires. Et ce qui a été difficile et délicat, au cours de chaque étape, c'est précisément le *discernement* de ce qui est l'essentiel de la foi en Jésus-Christ ; c'est d'accueillir avec bienveillance les supports culturels qui ne la contredisent pas.

Permettre la rencontre de Jésus-Christ vivant et de son message avec des personnes, des groupes, des classes sociales, des cultures, des religions : c'est cela qui est premier. Le reste est affaire de temps, de compréhension, d'étapes, de purification (7).

● Les grandes crises qui bouleversent les habitudes des croyants accompagnent les grandes crises de civilisation. Lorsque les repères des valeurs habituellement reconnues se transforment ou s'effondrent, il a toujours fallu des « *aggiornamento* ».

Pour passer de l'église greffée sur le monde greco-romain à l'église greffée sur les « barbares », il a fallu des siècles. Les réformes autant protestante que catholique ont demandé au moins un siècle. Il a fallu aussi chaque fois des « prophètes » et des saints sachant déceler

(7) « Lorsque l'Eglise a injecté dans ce qu'on peut appeler les veines d'un peuple son message, elle ne se considère pas comme une institution quelconque, imposée de l'intérieur, à ce peuple... Tout ce qui lui paraît bon et honnête (les croyants qui sont renés dans le Christ) le confirme et le mène à la perfection ». (Jean XXIII).

les besoins spirituels de leur temps et y répondre.

● les renouveaux les plus durables ont été le fruit de la volonté bien arrêtée de quelques hommes ou de quelques femmes proposant au peuple de Dieu l'Evangile dans sa fraîcheur redécouverte, et vécue d'abord par eux (cf. François d'Assise, Vincent de Paul, Ch. de Foucauld). La foi vécue par le peuple ne se rapproche jamais spontanément de l'idéal évangélique.

● Il y faut un travail acharné.

Lorsqu'éclate une crise importante, dans le monde ou dans l'église, on peut être sûr, contrairement aux apparences, *qu'elle est le fruit d'une longue préparation antérieure.*

C'est dès le 14^e siècle, que commence la fermentation qui aboutira à la Réforme.

Dès la mort de Louis XIV apparaissent les germes qui aboutiront à la Révolution française. M. Aghulhon a montré que la déchristianisation de la Provence avait commencé vers 1730. Et j'ai fait des constatations identiques en ce qui concerne le Limousin.

C'est toute une pastorale, à partir de 1848 surtout, qui a préparé les manifestations anticléricales qui ont accompagné la Séparation de l'Eglise et de l'Etat, en 1906.

Et, plus récemment, n'est-il pas frappant que des hommes comme l'abbé Godin et le Cardinal Suhard aient senti la crise devenue aiguë en 1968 ?

Il nous faut donc nous attacher à *mieux connaître les causes si nous voulons agir sur les effets.* Il n'y a pas de

renouveau sans des efforts judicieusement préparés et longuement poursuivis. Deux des vertus principales des saints de

temps de crise ne seraient-elles pas une espérance lucide et une tenacité évangélique ?

Aurait-on oublié les orientations du Concile ?

Il est étonnant de constater que ceux qui se sont affrontés au sujet de la conduite à suivre à propos du « catholicisme populaire » aient si peu invoqué les orientations proposées par le Concile. Et il y a juste 10 ans qu'il est terminé !

Je ne mentionne que pour mémoire la constitution sur la Liturgie : en soulignant cependant que la plupart des chrétiens qui « contestent » le renouveau s'opposent, sur bien des points aux enseignements les plus clairs de cette constitution.

On se souvient également du mouvement si net que l'on trouve dans la constitution, l'Eglise dans le monde : il est tout entier centré sur le Christ. Et la finale de chaque grande question le remet en lumière, comme un leitmotiv paulinien. « L'Eglise croit que le Christ, mort et ressuscité pour tous offre à l'homme, par son Esprit, lumière et force pour lui permettre de répondre à sa très haute vocation... La clé, le centre et la foi de toute histoire humaine se trouve en son Seigneur... Sous tous les changements, bien des choses demeurent qui ont leur fondement dernier dans le Christ... » (n° 10). « Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné... » (n° 22). « Le caractère communautaire (du dessein de Dieu) se parfait et s'achève dans l'œuvre de Jésus-Christ. Le Verbe incarné en per-

sonne a voulu entrer dans le jeu de cette solidarité... » (n° 32) etc.

Après avoir relu ces proclamations répétées, comment peut-on concevoir que l'on puisse, d'un cœur tranquille, continuer à célébrer des Sacrements du Christ avec ceux qui ne savent même pas souvent qui est le Christ ?

Cette question ne fait que se renforcer lorsqu'on prend *le décret* — trop peu connu — *sur l'activité missionnaire de l'Eglise*. On comprendra qu'il soit au centre de nos préoccupations et de nos recherches. Il faudrait le relire et le commenter entièrement, spécialement les 15 premiers paragraphes.

« Les initiatives, même religieuses, des hommes qui cherchent Dieu ont besoin d'être éclairées et redressées... On peut parfois les considérer comme une orientation vers le vrai Dieu et une préparation à l'Évangile. « La mission de l'église... ouvre à tous les hommes une voie libre et sûre pour participer pleinement au mystère du Christ... ».

« Il n'est pas rare que les groupes humains soient complètement transformés pour des raisons diverses. *L'église doit alors examiner si ces situations exigent de nouveau une activité missionnaire...* ».

« C'est seulement *en faisant mourir ce qui est vieux* que nous pouvons parvenir à la nouveauté de la vie... les divers lieux

de ce monde sont marqués en même temps par le péché de l'homme et par la bénédiction de Dieu ».

« Proclamer le mystère du Christ à tous les hommes... afin que les non-chrétiens, croient et se convertissent librement au Seigneur.

Par cette conversion, l'homme se rend compte que détourné du péché il est introduit dans le mystère de l'amour de Dieu, qui l'appelle à nouer des rapports personnels avec lui dans le Christ. Sous l'action de la grâce de Dieu, le nouveau converti *entreprend un itinéraire spiri-*

tuel par lequel, communiant déjà par la foi au mystère de la mort et de la résurrection, il passe du vieil homme à l'homme nouveau... ».

Que l'on pèse le poids de ces paroles. En vérité les pasteurs les plus courageux affrontés au problème du « christianisme populaire » ne demandent rien d'autre : que la pastorale tout entière mette en œuvre cette claire orientation. Si sur certains points, le concile a besoin d'être repris, il ne semble que, dans ce domaine, son application est à peine commencée.

Il y a, enfin et surtout, la lumière de la Parole de Dieu

Il serait vain de demander à l'Écriture de résoudre nos problèmes. Mais elle nous est donnée pour les éclairer. Et il est étonnant qu'on l'interroge si peu sur le sujet qui nous intéresse, comme s'il lui était étranger.

Les quelques suggestions qui suivent voudraient seulement inciter à la recherche. Et les exégètes français qui nous ont donné une si belle étude sur « Le ministère et les ministères dans le Nouveau Testament » seraient bien inspirés de nous aider à éclairer notre « lanterne » et notre pastorale.

Les quelques repères suivants m'ont personnellement aidé :

a) Déjà dans l'A.T. les prophètes n'ont cessé de clamer leur indignation devant les « Baals », les idoles, tout ce qui détourne de l'adoration du vrai Dieu au profit, finalement des puissances de la terre.

b) Inlassablement Jésus a lutté contre les comportements des pharisiens, non pour écraser des personnes, mais *pour libérer un peuple* du joug de la lettre et de celui des gestes et des comportements uniquement légalistes : Marc, 7 (1-13) ; Luc 11, (37-54). Jean 4 (19-26).

c) Les paraboles nous éclairent sur l'enseignement « populaire » de Jésus.

Et en même temps, elles manifestent comment Jésus avait à cœur de découvrir plus profondément aux apôtres les « mystères du royaume ».

d) Jésus nous apprend, à diverses reprises que son message le plus profond peut être très bien compris et accueilli par les plus humbles et les plus petits : Mt 11 (25-27) Luc 10 (21-22) Marc 4 (22-25). Il n'y a pas de doctrine « réservée ».

e) La Mission est première : elle éclaire et englobe tout. (Finales de Marc et de Matthieu).

f) L'apôtre Paul ne cessera, à l'instar de Jésus, de libérer les croyants des pratiques qui les rendent esclaves, pour les enraciner dans la Foi. (Épître aux Galates, par exemple).

g) S'il accepte, par souci de communion de transiger sur quelques pratiques juives, lors du Concile de Jérusalem, il n'hésite pas à entraîner les croyants à se désolidariser des comportements païens qui les paralysent.

Qu'on relise le ch. 19 des Actes. « Une foule de fidèles venaient faire à haute voix l'aveu de leurs pratiques. Un bon nombre de ceux qui s'étaient adonné à la magie firent alors un tas de leurs livres et les brûlèrent en public. Quand on calcula leur valeur, on constata qu'il y en avait pour cinquante pièces d'argent ». Et ce fut l'émeute du pèlerinage d'Ephèse...

En guise de conclusion

Je voudrais, en terminant, inviter les équipes qui se sentent les plus concernées par cette recherche, à lire, à discuter le n° 122 de la Maison-Dieu.

Soyons également conscients qu'il n'y aura pas, pour les pasteurs, pour le peuple de Dieu, de solution au rabais. L'Évangile nous rappelle que le progrès chrétien réside *dans une tension perpétuelle* entre la lumière de Dieu et la faiblesse de l'homme ; qu'entre la foi enseignée et la foi vécue il doit y avoir dialogue, échanges perpétuels ; que les engagements, sociaux ou politiques n'effa-

cent pas les besoins affectifs et les engagements familiaux, mais leur donnent de nouvelles dimensions ; enfin que la foi en l'homme — commun dénominateur de tous ceux qui travaillent à transformer le monde — ne trouve sa plénitude et son équilibre que dans une libre adhésion au dessein de Dieu.

h) Paul apprend aux croyants à accueillir dans toute sa force le message de l'Évangile : « Nous ne sommes pas de ceux qui trafiquent la parole de Dieu ». (2 Cor. 2,17). Il va droit au cœur du message, prêchant « Jésus et Jésus crucifié ». Enfin il les aide à ne pas regarder vers le passé, mais à préparer de toutes leurs forces, l'avenir de l'église. « Oubliant le chemin parcouru, et tout tendu en avant, je m'élançais vers le but, en vue du prix attaché à l'appel d'en haut, que Dieu nous adresse en Jésus-Christ ».

**

Ce ne sont là que quelques exemples. L'Écriture, par ses multiples faisceaux de lumière, éclaire sur le point qui nous intéresse, notre comportement pastoral.

Et, puisque revient sans cesse, dans les débats sur le « catholicisme populaire », l'opposition entre « l'élite » et la « masse », il faut redire, une dernière fois, que cette vision des choses n'est ni réaliste, ni évangélique. Ce qui est

évangélique, ce qui ressort de l'ensemble du Nouveau Testament c'est, d'une part *la responsabilité commune de tous les croyants*, ce que le Concile a justement rappelé en parlant du « Peuple de Dieu » : et d'autre part *la vocation propre à « quelques-uns »* pour que personne n'oublie la Mission reçue du Sauveur.

C'est ce qu'a si bien montré Annie Jaubert, dans le premier chapitre du livre déjà cité. Commentant I Th. 5, (12-13) elle écrit : « Ce texte nous apprend à quelle charité surabondante les frères qui sont « à la peine » et « à la tête », ont droit de la part de leurs frères... *Tous apparaissent comme les responsables de leurs responsables, responsables de les soutenir dans la charge onéreuse assumée pour la communauté* ». Et plus loin, évoquant le célèbre passage où Paul se dit « officiant de Jésus-Christ parmi les païens... afin que ceux-ci deviennent une offrande agréable à Dieu », elle ajoute : « *Cette grâce est partagée par une nuée de collaborateurs* qui ont porté la parole de l'esprit de l'Évangile. Là encore on saisirait la même dialectique. *L'annonce aux païens qui est la grâce spéciale de Paul, concerne cependant l'assemblée entière* » (8).

Cette dernière remarque est éclairante pour nous. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire et répéter, lorsqu'on proposait des changements susceptibles de favoriser l'éducation de la Foi chrétienne : « les gens ne suivront pas ! » En réalité c'était minimiser la capacité de compréhension et de responsabilité des plus humbles membres du Peuple de Dieu.

(8) Le Ministère et les ministères. (Cerf) p. 26 et 28.

Lorsqu'on a commencé à demander aux parents de faire la première catéchèse de leurs enfants ;

lorsqu'on a proposé de confier à des foyers de tous les milieux, et surtout du milieu populaire, d'être les animateurs de la préparation au mariage ;

lorsqu'on a demandé à des adultes de « parrainer » d'autres adultes se préparant au baptême ;

lorsqu'on a demandé à tous les fiancés désirant se marier religieusement d'exprimer les raisons profondes de leurs motifs ;

lorsqu'on a confié à des religieuses, à des laïcs le soin d'animer des communautés là où il n'y a pas de prêtres ;

lorsqu'on a expérimenté la capacité de n'importe quel chrétien d'exprimer librement sa foi et sa prière devant ses frères...

Chaque fois nous avons d'abord entendu la même réponse : « ils ne sont pas capables... ils ne suivront pas »...

Tout ce qui est vivant aujourd'hui dans les églises chrétiennes apporte un démenti certain à ce manque de foi. Nos équipes sont encore trop des « équipes sacerdotales ». Dans le rayonnement du Concile, dans la lumière des premières communautés chrétiennes, formons à l'image de Paul, des « équipes pastorales », où travaillent fraternellement à l'évangélisation, hommes et femmes, célibataires et foyers, prêtres, religieuses et laïcs. Et une grande partie de nos difficultés concernant le « catholicisme populaire » trouvera une heureuse solution.

UN PETIT GARS DE QUINZE ANS

Guy Gilbert (*)

Un corps déchiqueté sur le ballast...

Un corps pris, pendant 3 heures pour un tas de chiffons égaré sur les voies, par les conducteurs des puissantes locomotives de la ligne Paris/Strasbourg...

C'était le corps de Rachid Belarbif un petit gars de 15 ans, qui s'était jeté du rapide, sans témoin... sans un cri...

- *PARCE QU'*à 15 ans, il avait déjà fait 8 centres d'éducation surveillée ;
- *PARCE QU'*à 13 ans 1/2 (OUI ! à 13 ans 1/2) il avait été en prison et la Centrale de LOOS (dans le Nord) n'est pas renommée pour sa tendresse ;
- *PARCE QU'*à 3 ans, sa mère française est partie du foyer, sans jamais plus donner de ses nouvelles ;
- *PARCE QUE* son père algérien a été expulsé de France depuis des années...

Pauvre petite chose qui trainait, égarée entre les voies, le 22 septembre dernier. Une pauvre petite chose nommée RACHID et qui était si écrasée qu'on a cru d'abord pendant des heures à des guenilles sales oubliées là !

(*) L'auteur de ce témoignage est un prêtre qui après un long séjour en Algérie est maintenant éducateur de rue dans un quartier de Paris.

ET POURTANT... A Roubaix, personne n'a oublié le sourire malicieux et tendre à la fois de ce petit gars, fugueur et éveillé à tout, écoutant avec une attention soutenue les autres et la vie, qui, cependant l'avaient abreuvé d'épreuves.

Son rire reste encore dans nos oreilles, rire clair et franc... malgré le mystère que son regard cachait.

Je l'entends encore au téléphone, huit jours avant, me disant qu'il en avait marre d'entendre :

*« Fous le camp dans ton pays,
ta place n'est pas ici ! »*

IL VOULAIT TANT revoir son père en Algérie... avec son frère Djaouïd, je préparais les démarches.

IL VOULAIT TANT...

IL VOULAIT TANT qu'il s'est sauvé du centre où il était en Moselle pour rejoindre son frère à Roubaix.

Il est ensuite parti sur Paris... pour me rejoindre sans me prévenir. Il avait glissé mon adresse dans une boîte d'allumettes. Il n'a pas eu le temps :

Il a été trouvé, la nuit, tout près de chez moi, par la brigade des mineurs.

Il n'a pas pu m'avertir.

Et, alors, ça a été le « panier à salade », la valse des interrogatoires, l'éducateur de la maison d'où il était parti en fraude, qui venait le chercher et le départ, le matin, en Gare du Nord, pour la Moselle où se trouve le lieu de son 8^e centre.

Il a attendu une centaine de kilomètres, après avoir exprimé plusieurs fois le désir d'aller aux toilettes, pour se précipiter sur la portière et se jeter dans le vide...

On a bien cherché un peu partout dans les compartiments...

On s'est bien rendu compte qu'une portière était ouverte sur le vide celle précisément contiguë aux toilettes...

...mais on ne s'est pas alarmé outre mesure !

Il a fallu que quelqu'un enfin inquiet de voir cet étrange paquet de « chiffons » sur le ballast, prévienne...

Le visage de Rachid est apparu alors dessiné pour l'éternité...

Plus de petits yeux bridés au dessus du rire clair...

Plus de regards mystérieux et secrets...

Mais un visage reconnaissable encore, marqué par la souffrance jusque dans la mort. Un visage qu'on ne pourra plus jamais nommer :

« Bicot » ... ou « Bougnioule » !

...Un corps mutilé où n'apparaît même plus trace du coup de ceinture qui barrait encore fraîchement sa poitrine.

...Mais un enfant sans père, ni mère, doit-il être écouté lorsqu'il dit qu'il a été frappé ?

Console-toi, RACHID. On ne te dira plus jamais : **FOUS LE CAMP, TA PLACE N'EST PAS ICI.**

Tu as choisi, très vite, à 15 ans, ta **VRAIE** place, la seule où sont accueillis les pauvres selon le **CŒUR** de Dieu.

—:—

Appelé en pleine nuit, je suis parti sur l'heure rejoindre Djaouid et Mazouz, ses 2 frères. J'ai vécu avec eux les mêmes heures terribles.

- Djaouid, 18 ans, que je connais depuis 2 ans et qui émerge après pas mal de péripéties et d'échecs, cachait sa colère.
- Mazouz, 13 ans, petit figure d'ange, en centres depuis l'âge de 6 ans, aux grands yeux tristes... et heureux ! *OUI, HEUREUX !*

Pensez-vous ! Le rendez-vous effrayant que leur donnait Rachid, par sa mort, lui permettait de retrouver son grand frère, qu'il n'avait pas revu depuis 3 ans !

Les deux frères et la vieille tante ont été avertis brutalement, sans aucun ménagement.

« RACHID EST MORT. C'EST UN ACCIDENT ! »

Et c'est tout.

De plus, sans demander l'avis de la famille, les obsèques sont annoncées, préparées de loin par des Messieurs « IMPORTANTS ».

Peut-être ont-ils peur que Rachid crie plus fort par sa mort que par sa courte vie, de centres en centres en passant par la prison (à 13 ans, je le rappelle).

**« LE CORPS, VENANT DE CHATEAU-THIERRY,
ARRIVERA PLACE CHAPTAL,
FACE AU CIMETIÈRE, MERCREDI, A ROUBAIX »**

C'était la deuxième et dernière information concernant Rachid, en dehors d'une explication très brève donnée à Djaouid par le Palais de Justice.

En attendant, aucun journal, aucune radio, ne mentionne la mort tragique du jeune garçon :

- *Pas une ligne*
- *Pas une phrase*
- *Pas un mot !!!*

Il a fallu que je mette personnellement au courant un journaliste à Roubaix pour avoir un article dans « NORD-ECLAIR » un quotidien du Nord !

ET POURTANT RACHID ÉTAIT UN PETIT HOMME

Un petit homme que beaucoup ont connu, certains admiré, que d'autres ont insulté, frappé, emprisonné, que d'autres encore ont *AIME...*

Il fallait faire mieux que d'attendre Rachid à la porte d'un cimetière. La cérémonie à l'Eglise Sainte-Elizabeth a été belle, très belle.

J'ai pu dire devant les plus pauvres, ceux qui habitent les innommables « courées » du Nord, et les puissants de la terre, ceux qui tiennent dans leurs mains le sort de ces gosses, ce que je vous écris, **AUJOURD'HUI.**

Et, c'était bon, même si notre cœur était à vif, même si on étouffait en accompagnant le petit corps à sa dernière demeure.

Devant le cercueil, nous étions nombreux à nous jurer que, partout où nous serions, nous n'accepterons pas que quelqu'un de ses frères puisse resauter dans le vide...

Par notre faute !

J'ai accompagné, le lendemain, Mazouz à son centre de Condé/Escaut. Djaouid veut venir à Paris pour avoir une situation d'avenir. Je fais les démarches pour permettre à

Mazouz d'aller au centre de la banlieue parisienne afin que les deux frères puissent se revoir souvent. Il est possible qu'on me confie l'enfant pour les week-ends et que j'en aie la responsabilité morale.

Je viens de vivre 3 jours très pénibles et lumineux à la fois :

- **PENIBLES**, par le côté dramatique de cette mort et le quasi-abandon des deux frères et de leur vieille tante...
- **LUMINEUX**, par la découverte du pont que je pouvais être entre cette famille des « courées » de Roubaix et les privilégiés de la terre.

Une fois de plus, je me rendais compte, mais cette fois comme jamais, de l'abîme qui sépare ceux qui n'ont rien de ceux qui ont tout et qui refusent TOUT partage.

D'un côté : la solitude

l'impossibilité de se faire entendre

d'être reconnu comme des PERSONNES,

...et tout ce qui peut en découler de mépris.

De l'autre... Tous les moyens, pour s'imposer

FAIRE TAIRE

se donner raison.

...A la messe d'enterrement, j'ai lu les BEATITUDES...

L'homme, la recherche de Dieu et la béatitude des pauvres

Marcel Massard

Entendre la béatitude des pauvres dans l'évangile de Luc comme dans l'évangile de Matthieu, c'est entendre deux paroles étroitement liées :

- C'est entendre d'abord *la dénonciation* de l'injustice des sociétés humaines ;
- C'est entendre ensuite le privilège accordé par Jésus à *une attitude devant l'existence* présentée comme la clef de l'attitude de l'homme devant le Royaume de Dieu.

Chez Luc comme chez Matthieu, ces deux paroles sont liées. On peut dire cependant que dans le contexte de l'évangile de Luc l'aspect « dénonciation » est plus fortement souligné. « *Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous* » (Luc, 6, 20). La phrase de Luc a quelque chose de provocant : « *vous, les pauvres, c'est vous les héritiers du Royaume* ». La situation faite aux pauvres dans la société n'est pas la situation voulue par Dieu. Le royaume proposé par Jésus dénonce cette situation, il se présente comme un renversement de cette situation. Les Béatitudes lucaniques évoquent directement un contexte social, elles sont

* Ce texte est également publié dans « Communautés Nouvelles » n° 48.

suivies des quatre malédictions adressées aux riches. Et ces quatre malédictions s'adressent, sans transposition spirituelle possible, aux riches concrets, aux rassasiés, aux moqueurs, aux gens considérés (Luc 6, 24-26 ; ces malédictions aux riches sont propres à Luc).

Ce trait des béatitudes lucaniennes est à mettre en rapport avec l'importance de la dénonciation de la richesse dans l'évangile de Luc. La parabole de Lazare et du mauvais riche est propre à Luc (Lc 16, 19-31). De même la parabole sur le riche insensé qui veut abattre ses greniers, en construire de plus grands et y thésauriser son blé et ses biens (Luc 12, 13-21). On pourrait citer aussi la parabole sur l'intendant infidèle, où il est question de l'argent injuste ; parabole également propre à Luc (Lc 16, 1-13).

Dans l'évangile de Matthieu, c'est l'aspect « attitude devant l'existence » qui est mis en relief : « *Heureux les pauvres en esprit, car à eux est le Royaume des cieux* ». Et là, ce qui apparaît c'est la pauvreté comme puissance d'accueil à Dieu, comme disponibilité à un avenir dont Dieu seul a le secret, que seul il peut proposer.

Ces deux faces de la béatitude des pauvres, la face « dénonciation » et la face « attitude devant l'existence », ont l'une et l'autre leurs racines dans l'Ancien Testament, dans l'histoire d'Israël.

Elle se présente
dans l'Ancien
Testament à travers
deux lignes
de pensée :

La face " dénonciation "

**D'abord une ligne
de pensée
commandée
par la loi
de la rétribution
temporelle**

Ce n'est pas la ligne de pensée fondamentale. Elle ne constitue qu'une étape dans la Bible. Mais elle dit déjà quelque chose d'important qui est repris, comme nous le verrons, dans la deuxième ligne de pensée : la Bible ne sacralise pas l'état de pauvreté, elle y voit un scandale de la société.

La richesse y est vue comme une des annonces les plus claires de la sanction qui récompense le juste ici-bas. Celui qui craint Yahvé s'épanouit sur la terre des vivants et y trouve

joie, vie, sécurité, lumière, bénédiction, paix, salut... La pauvreté au contraire semble, dans cette ligne de pensée, avoir partie liée au péché. On subodore dans le pauvre un pécheur. Le livre des Proverbes a beaucoup de phrases dures à son égard : « *L'homme paresseux est saisi par la pauvreté* » (Prov. 6, 11 - 24, 34 - 10, 4 - 20, 13). « *Buveur et glouton s'appauvrissent et la torpeur fait porter des haillons* » (Prov. 23, 21). « *Qui cultive sa terre sera rassasié de pain, qui poursuit les chimères, d'indigence sera gorgé* » (Prov. 28, 19). « *Pauvreté et honte à qui abandonne l'instruction* » (Prov. 13, 8).

On peut citer en contraste le Psaume 112, 1-3 :

**Heureux l'homme qui craint Yahvé
met toute sa complaisance en ses préceptes,
il sera puissant sur la terre
sa lignée, race de justes, sera bénie.
Richesse et bien-être dans sa maison.**

Les sages d'Israël n'ignorent pas qu'il existe des pauvres honnêtes, mais pour eux la pauvreté est souvent la conséquence de l'indolence et du désordre : ils dénoncent sévèrement la paresse qui conduit à la misère. L'idéal commun qu'ils expriment parfois semble résider dans un juste milieu : « ni pauvreté, ni richesse ». Le sage, s'il a horreur de la pénurie — qui contredit si fort sa théorie de l'eudémonisme terrestre — répugne également au trop grand bien-être. Les deux états sont pleins de tentations : si l'on devient facilement voleur quand on est misérable, on tombe dans l'orgueil quand on surabonde :

**Ne me donne ni indigence ni opulence ;
laisse-moi goûter ma part de pain
de crainte qu'étant comblé je n'apostasie
et ne dise : « Qui est Yahvé ? »
ou encore qu'étant indigent je ne dérobe
et ne profane le nom de Dieu.**

(Prov. 30, 8-1 ; cf. le livre de Tobie 5, 18 ss).

Trois remarques sur cette ligne de pensée :

- a) *La loi de rétribution temporelle sur laquelle elle repose n'est pas typiquement biblique.* Cette loi est héritée des civilisations non bibliques. On la trouve dans bien d'autres sagesse antiques. Elle exprime un fond commun élémentaire qui traduit un premier stade de la réflexion éthique dans l'humanité : le bonheur, la réussite liés à la vertu, le malheur lié au désordre moral, au vice. Ce fond commun élémentaire est toujours présent dans la vie des sociétés humaines : la réussite liée à la vertu, le malheur lié au péché, cela n'existe pas seulement chez les sages d'Israël ou dans la bouche des amis de Job. C'est un lieu commun du bon sens populaire.
- b) *Cette appréciation de la pauvreté à partir de la loi de la rétribution temporelle n'est qu'une phase de la pensée israélite.* Elle sera remise en cause par certains psalmistes et surtout les auteurs des livres de Job et de l'Ecclésiaste, qui centreront le regard sur les souffrances de l'innocent, sur le fait du méchant riche et du juste pauvre, comme sur la vanité des bonheurs terrestres.
- c) Il faut pourtant retenir quelque chose de cette ligne de pensée : la pauvreté fait scandale aux sages d'Israël. Loin de considérer la pauvreté comme un idéal spirituel, Israël y voyait plutôt un pis-aller à supporter, un état méprisable. En ce sens, c'est un premier garde-fou dont il faut tenir compte : la Bible n'a pas tendance à sacraliser la pauvreté comme situation sociale, elle résiste à toute sacralisation de la misère sociale, elle y voit un état anormal. Même si les sages d'Israël nous paraissent un peu courts lorsqu'ils affirment le lien pauvreté-péché, ils sont tributaires d'une pensée commune en Israël qui considère la pauvreté comme une donnée de la vie humaine qui ne devrait pas exister.

La ligne de pensée des prophètes

Cela nous conduit à la deuxième ligne de pensée, la ligne prophétique qui puise son inspiration dans les origines mêmes du peuple de Dieu, dans l'Exode et le passage au désert, dans le sens même de l'élection divine, de l'Alliance de Dieu et de son peuple. C'est la ligne de pensée majeure d'Israël, elle commande véritablement la face « dénonciation » bien présente dans la première béatitude.

L'idéal du peuple de Dieu, fondé par Moïse aux déserts du Sinaï et de Qadesh, est l'idéal d'un peuple fraternel où les pauvres ne devraient pas exister. Moïse lui avait donné une âme commune, une sorte de sensibilité collectiviste que facilitait une structure de vie semi-nomade. Il y a dans ce peuple au désert le sens d'une solidarité quasi-organique qui faisait que les individus vivaient et agissaient en fonction du groupe. Espoirs, épreuves, avoirs, tout était commun. Le bien-être, entrevu pour l'avenir dans la terre promise, devait être partagé entre tous. Le Deutéronome est le livre qui redonne vie à cet idéal du désert, à une époque où l'installation en Canaan avait déjà inscrit en Israël les clivages sociaux. L'adaptation aux conditions de vie paysanne avait favorisé le jeu des comportements et des initiatives individuels. Il y avait la lutte pour le lopin de terre : le désir de l'agrandir, par des moyens plus ou moins avouables, contredisait les termes du dixième commandement formulé par Moïse : Ex. 20, 17 : « *Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain* » ; cf. Michée 2, 2 contre les accapareurs : « *S'ils convoitent des champs, ils s'en emparent ; des maisons, ils les prennent ; ils saisissent le maître avec sa maison, l'homme avec son héritage* ».

Sans doute la réunion régulière des tribus d'Israël — l'amphictyonie israélite — rappelait les normes du passé, l'idéal du désert. Cette réunion, tous les sept ans, rendait communs les produits du sol et libérait les esclaves hébreux. (Application de la loi mosaïque relative aux esclaves : Ex. 21, 2 : « *Lorsque tu achèteras un esclave hébreu, son service durera six ans. La septième année, il pourra s'en aller : il sera libre sans compensation à verser* ». Concernant la mise en commun des produits du sol, Ex. 23, 10-11 : « *Pendant six ans, tu ensemenceras les terres et tu en engrangeras les produits. Mais*

la septième année, tu les laisseras en jachère et tu en abandonneras le produit. Tes compatriotes indigents pourront s'en nourrir et les bêtes des champs mangeront ce qu'ils auront laissé. Tu feras de même pour ta vigne et ton olivier »).

Cette amphictyonie des tribus d'Israël, tous les sept ans, était ainsi un retour aux sources, elle renouvelait l'unité primitive d'Israël ; elle célébrait l'idéal d'un peuple fraternel, où ne devaient pas exister de pauvres. Mais on ne peut surestimer l'efficacité de ce retour aux origines, qui contrecarrait la marche de l'histoire et les calculs des paysans hébreux.

A ces calculs des paysans se conjuguent progressivement l'avènement de la civilisation urbaine et de la civilisation royale. Là prennent corps les injustices sociales profondes que vont dénoncer les prophètes.

C'est dans les villes que se constituèrent des corps de métiers soucieux de plus en plus de défendre leurs intérêts, que résidèrent les gros propriétaires de plus en plus coupés du prolétariat rural. Le système royal suit le même mouvement au lieu de le freiner. Dès David, se pressent ce phénomène de dislocation d'Israël : David s'appuie sur une garde étrangère, réalise l'amalgame avec des éléments non israélites, superpose aux structures antiques un corps administratif d'hommes nouveaux. Un climat nouveau s'introduit avec la splendeur des palais, le poids des impôts et les diverses implications internationales (commerces, guerres, alliances).

La première diatribe anti-royaliste qu'on rencontre dans la Bible a été mise intentionnellement dans la bouche de Samuel à la naissance de la monarchie : elle est une défense de ces petits qu'on voit, dès Salomon, faire les frais du luxe du prestige royaux (1. Sam. 8, 10-18).

A partir de là on peut en venir au message des prophètes, à leur dénonciation radicale de l'injustice sociale.

Leur dénonciation n'est pas d'abord appuyée sur un avenir à promouvoir. Cela, il faut bien le voir pour ne pas tirer trop vite leur message dans un sens révolutionnaire,

en raison de la violence de leurs attaques contre « l'ordre établi ». Ils s'appuient d'abord sur l'héritage mosaïque qu'ils veulent faire revivre. Ils parlent au nom du passé, au nom d'une tradition bafouée dans les faits. Ils vont chercher dans le passé un idéal religieux, qu'ils veulent restaurer, quant à son inspiration essentielle, dans une société évoluée.

Ils sont les champions des faibles parce qu'ils se fondent sur une tradition respectueuse des droits de toute personne faisant partie de l'Alliance israélite. A partir de là, ils n'en finissent pas de dénoncer toutes les formes de l'oppression : le commerce frauduleux, l'accaparement des terres, la justice vénale, les réductions en esclavage, les violences des classes possédantes et de fonctionnaires sans entrailles. D'Amos à Zacharie, les dénonciations de ce genre ne cessent d'être reprises.

Il importe d'en bien saisir la signification : nous ne trouvons pas chez les prophètes *un romantisme des pauvres comme tels*, une béatification de la classe sociale des pauvres. Il arrive que Jérémie attaque la qualité de leur foi aussi bien que celle des riches (Jér. 5, 4), et qu'Isaïe, sur cette base, voue les uns et les autres à la colère de Yahvé (Is. g, 12-16) : Riches et pauvres sont jugés du même regard, à partir de leur comportement vis-à-vis de Yahvé et de ses volontés.

Mais si les prophètes ne cèdent pas au romantisme des pauvres, à la béatification de l'état de pauvreté comme état social, ils dénoncent violemment l'oppression, la puissance orgueilleuse, l'injustice qui est la source de la pauvreté sociale. Cette dénonciation, si elle a une coloration politique certaine, se fonde d'abord sur la vision d'une atteinte portée à l'Alliance de Yahvé et de son peuple.

Quand Isaïe en 3, 14-16 accuse les notables d'Israël, que dit-il en effet ? :

**C'est vous qui dévastez la vigne
et recelez la dépouille des pauvres.
De quel droit écrasez-vous mon peuple
et osez-vous broyer le visage des pauvres ?**

Il y a un droit imprescriptible de l'ensemble du peuple de Dieu et de chaque membre de ce peuple que nul ne peut s'arroger, ni aménager à sa convenance au gré de ses intérêts.

Là est le cœur de la dénonciation prophétique : le puissant, l'oppresseur, le notable injuste, le commerçant frauduleux s'arrogent des droits qu'ils n'ont pas : Is. 10, 2 :

**Malheur aux législateurs de législations impies,
aux scribes de rescrits oppresseurs,
qui refusent de rendre justice aux petits,
et frustrent de leur droit les pauvres de mon peuple.
cf. Ps. 82, 3-4 :**

**Rendez justice à l'opprimé et à l'orphelin,
au malheureux et au pauvre faites droit.**

Du Messie, il est dit !

**Qu'il fera droit aux petits en toute justice et rendra
sentence équitable aux pauvres du pays. Is. 11, 4.**

Il n'est pas question de compassion, de pitié, de charité dans ces textes ; il est question de droit, de justice. L'appel à la charité ne vaut pas quand la justice et le droit ne sont pas respectés. Car ce droit et cette justice manifestent que la vie de tout homme en Israël a pour fondement l'Alliance de Dieu et de son peuple. Porter atteinte au droit et à la justice en exploitant les pauvres, c'est porter atteinte à cette Alliance, c'est s'interdire de parler au nom de l'Amour de Dieu.

Cela veut dire que si, selon la Bible, l'homme a la maîtrise de l'histoire qu'il édifie, cette maîtrise est toujours relative. Elle ne peut s'arroger les droits de la toute-puissance sur autrui. La Toute-Puissance n'appartient qu'à Dieu : l'Alliance signifie que tout homme au cœur de lui-même est

aimé de Dieu et qu'il est pour Dieu, qu'il a une vocation inaliénable qu'aucun pouvoir humain ne peut prétendre réduire au gré de ses intérêts. Le sens de la seigneurerie de Yahvé sur l'histoire qui est au cœur du message des prophètes trouve ainsi son retentissement humain le plus direct. La pauvreté sociale, l'injustice qu'elle révèle sont le signe d'un abus de pouvoir : en termes modernes l'exploitation de l'homme par l'homme est le signe que les puissants s'arrogent des pouvoirs auxquels ils n'ont pas droit. Quand le droit et la justice sont bafoués, quand les petits sont opprimés, il y a toujours par derrière ces faits l'orgueil humain, cet orgueil que les prophètes dénoncent constamment.

L'orgueil humain chez les prophètes n'est donc pas qu'une attitude morale. Il méconnaît les droits fondamentaux du peuple, il contredit le *statut du peuple de Dieu*. Il a ainsi dans le même mouvement une portée politique et théologique.

Il a une portée politique, parce qu'il contredit la vision mosaïque d'un peuple fraternel où chacun a les mêmes droits, où l'autorité est une mission reçue de Dieu au service de tous, et non pas un pouvoir de domination. Le fondement de la mission de Moïse comme de celle de David est le service du peuple au nom de Dieu, et non pas la puissance. Le roi est l'intendant de Dieu auprès de son peuple, dit le livre de Samuel. La tentation païenne du pouvoir, l'imitation des grandes puissances qui entourent Israël, ne cesse de falsifier cette vision théologique de l'autorité que confère le pouvoir.

L'orgueil a donc aussi une portée théologique. Seul Yahvé règne véritablement sur son peuple en vertu de l'Alliance. Aucun pouvoir humain, aucun roi ne peut prétendre incarner sa présence au milieu de son peuple. En Israël, le roi n'appartient pas, comme dans les civilisations d'alentour, à la sphère du divin. Il reste soumis autant que les autres hommes aux exigences de l'Alliance et de la Loi comme les prophètes ne manquent pas de le rappeler. L'onction du roi signifie avant tout la mission qu'il reçoit auprès du peuple, elle n'en fait pas un personnage sacré situé hors du commun, bien qu'historiquement Israël ait toujours dévié la fonction royale vers la voie de la sacralisation, à l'instar

des peuples païens qui l'entouraient. On comprend pourquoi l'instauration de la royauté s'est heurtée à une si forte résistance en Israël : d'emblée cette institution est perçue comme une institution ambiguë qui risque de faire perdre le sens de l'Alliance mosaïque. On peut dire que le sens théologique de la royauté, qui s'inscrit au départ de son institution en Israël, ne cesse de relativiser cette royauté. Cette donnée biblique demeure à la base de la relativisation de tout pouvoir humain et elle inspire la critique de toutes les formes d'oppression, quelle que soit la forme de pouvoir qui en est la source.

Quelques conclusions sur la dénonciation prophétique de l'injustice et de l'oppression qui se révèlent à travers la pauvreté sociale :

1) Il n'y a pas, chez les prophètes, de béatification de la pauvreté comme état social. La pauvreté sociale est toujours révélation du scandale de l'injustice du pouvoir, que ce pouvoir soit économique ou politique, qu'il soit celui des commerçants frauduleux ou du pouvoir royal et de sa suite. Dans le même sens il n'y a pas de romantisme des pauvres, d'attitude de compassion ou de pitié. Il y a la révélation de l'amour jaloux de Dieu qui ne peut supporter que les droits de son peuple soient bafoués. Avec les prophètes, on ne respire par l'air des bons sentiments, on se meut dans le climat d'un sens théologique de l'homme, d'un sens de la vocation de l'homme que rien ne peut réduire en ce monde, qu'aucun pouvoir ne peut s'approprier. Cette radicalité de la dénonciation prophétique apparaît alors dans toute sa fécondité ; elle fournit la base de tous les refus de l'oppression et des injustices sociales quelles qu'elles soient.

2) La dénonciation prophétique a une dimension politique ; elle met en cause les institutions politiques comme les institutions sociales ; elle dénonce des états de fait de la société israélite ; mais cette dénonciation prophétique se fonde sur la relativisation de tout pouvoir humain au nom des droits imprescriptibles de Dieu sur son peuple, c'est-à-dire dans un langage anthropologique, au nom de la vocation divine inaliénable de l'homme.

Cette dénonciation prophétique n'oriente donc pas le regard vers l'espérance d'une société qui pourrait totaliser en elle-même toutes les aspirations de l'homme. L'ambition de totalité est toujours le fait des puissants ; ils prétendent imposer à l'histoire leurs fins, imposer leurs raisons, leurs mobiles, leurs justifications aux esprits et aux consciences : les pauvres font toujours les frais de leurs entreprises. Le corollaire de l'impérialisme sous toutes ses formes, est toujours l'oppression.

La dénonciation prophétique des agissements des puissants oriente au contraire le regard vers une société où l'homme serait respecté dans son statut d'homme libre : *un homme libre à la vocation duquel aucun pouvoir ne peut fixer de frontière*. Elle fournit ainsi les bases d'une société qui relativise toute puissance humaine au bénéfice d'une libération de l'homme dont Dieu seul détient le secret. Elle forge ainsi la vision d'une société où l'avenir véritablement humain de l'humanité ne peut être enfermé dans les réalisations politiques de ce monde. Elle promet une société où l'avenir est fondamentalement ouvert, parce que, selon les prophètes, ce n'est pas l'homme qui peut détenir les clefs de cet avenir. Cet avenir est tributaire d'une promesse, d'une Parole de Dieu ; ce n'est pas l'homme livré à son pouvoir qui peut le déterminer.

Sur la vision de cet avenir fondamentalement ouvert se greffe alors la seconde face de la béatitude des pauvres : la face « attitude devant l'existence ».

La face " attitude devant l'existence "

Des échecs politique d'Israël, du fait que les rois ont cédé à la passion de la puissance, à l'instar de l'Égypte et de l'Assyrie, se dégage progressivement la vision d'un Israël qualitatif, d'un petit reste porteur d'espérance, d'un petit reste qui sera le peuple de l'avenir.

Le prophète Sophonie, qui écrit vers 640-630, a identifié pour la première fois ce peuple de l'avenir à un peuple de *pauvres*.

Sophonie 3, 11-13 :

**En ce jour-là,
Tu n'auras plus à rougir pour tous les méfaits
que tu as commis contre moi,
car j'écarterai de ton sein
tes orgueilleux triomphants
et tu cesseras d'être altier sur ma montagne sainte.
Je laisserai subsister en ton sein
un peuple pauvre et humble,
il cherchera refuge
dans le nom de Yahvé, le reste d'Israël.
Ils ne commettront pas d'iniquité,
ils ne diront plus de mensonge,
on ne trouvera plus dans leur bouche
de langue trompeuse.
Mais ils pourront paître et se reposer
sans que personne les inquiète.**

On retrouve dans ce texte la constante dénonciation prophétique de l'orgueil, de la passion de la puissance. Et on voit apparaître pour la première fois l'image d'un *peuple de pauvres* qui cherche avant tout Yahvé et sa Justice.

Sophonie 2, 3 :

**Cherchez Yahvé, vous tous « pauvres du pays »
qui accomplissez ses ordonnances.
Cherchez la justice, cherchez la pauvreté,
peut-être pourrez-vous rester à l'abri
aux jours de la colère de Yahvé.**

Pauvreté, recherche de la justice, recherche de Yahvé, voilà l'association fondamentale qui définit l'attitude des *pauvres de Yahvé* (1).

Et à cette attitude correspond une promesse : le refuge, l'abri, d'abord, puis plus fondamentalement : le bonheur, la paix, le repos : « *les pauvres mangeront et seront rassasiés* », dit le psaume (22,27) ; « *Ils sont conviés à la table de Dieu, ils posséderont la terre* », dit le psaume (37-11). Et le troisième Isaïe donne la dimension de ce bonheur : ce peuple de pauvres est porteur d'une Alliance éternelle, il est une race béni, un peuple saint, un peuple d'élus et de rachetés.

Nous allons insister sur cette association : pauvreté — recherche de la justice — recherche de Dieu. On peut dire qu'il s'agit de trois accents qui constituent une seule et même attitude : l'attitude des pauvres de Yahvé. Trois accents qui se compénètrent l'un l'autre et qui nous ouvrent directement au message de l'Évangile.

Pauvreté

Le peuple des pauvres, dans les psaumes comme dans les prophètes du retour de l'Exil comme le troisième Isaïe, c'est bien le peuple des affligés, des opprimés, des âmes broyées, des cœurs meurtris. C'est bien le peuple des petites gens, le peuple des désillusionnés.

Mais c'est dans cette désillusion qu'ils sont invités à puiser leur espérance. Là est l'essentiel à bien voir. Yahvé est celui qui ranime l'esprit des humbles, qui redonne joie et espérance aux cœurs meurtris. Comment ? Non pas par une pitié condescendante, par la compassion, la consolation religieuse. S'arrêter à ces accents qui interviennent dans la piété des pauvres n'est pas voir l'essentiel. Plus fondamentalement le message prophétique, comme la prière des psaumes les invitent à découvrir que leur désillusion est riche de vérité, et que par là elle est riche d'avenir. Eux seuls, en effet, peuvent véritablement manifester que l'homme n'est jamais an-

(1) cf. *Albert Gelin*, *Les pauvres de Yahvé*, Le Cerf 1953. Ce petit livre qui inspire ces pages, demeure toujours aussi actuel.

nihilé, détruit, enfermé dans sa condition misérable, enfermé dans le destin que lui fabriquent les puissants.

Le privilège des pauvres de Yahvé, le privilège du Petit Reste, est lié aux désillusions historiques qui ont suivi l'Exil. Mais à travers le message prophétique et la prière des psaumes, cette désillusion historique apparaît beaucoup plus porteuse de nouveauté que toutes les prétentions à la puissance auxquelles ont cédé les rois d'Israël. Le privilège des pauvres de Yahvé tient dans ce paradoxe : la désillusion historique est riche d'espérance.

Derrière ce paradoxe il y a un approfondissement radical de la condition de l'homme. Le mouvement qui porte l'homme vers l'appropriation, vers la possession, vers la captation, vers la puissance ne peut être l'attitude vraie de l'homme devant son existence. Le pauvre de Yahvé n'est pas enfermé dans son avoir, pas plus qu'il n'est enfermé dans son savoir ou son pouvoir, pas plus qu'il n'est enfermé dans ce qu'il peut valoir aux yeux des autres. A ce titre, la pauvreté est porteuse d'une nouveauté permanente : l'homme qui se reconnaît comme un pauvre est toujours *plus* que tout ce qu'il peut saisir de lui-même ; il est toujours en attente. Il dépasse les recourbures sur soi, les blocages sur soi, les repliements. La pauvreté est recherche : elle est libératrice d'un élan, d'un souffle de vie. L'homme ne peut se posséder, telle est la vérité que proclame le pauvre dans son existence. L'homme libre est celui qui reconnaît qu'il ne peut se posséder, fixer lui-même par lui-même son destin. C'est un homme qui ne peut s'appartenir. L'homme n'est jamais autant libre que lorsqu'il reconnaît que rien n'est à la mesure de sa liberté dans ce qu'il fait, dans ce qu'il découvre en ce monde, et que dans le même mouvement il accepte les renouvellements et les redépars qu'exige de lui sa mission historique.

Le peuple des pauvres qui à la fois crient et prient à travers l'histoire d'Israël est bien en ce sens le peuple de l'espérance, un peuple que rien ne peut aliéner dans l'histoire, ni richesse, ni puissance politique. Rien, ni personne, ni biens terrestres, ni structure historique ne peuvent lui fixer son destin. C'est un peuple qui est porteur d'un mouvement de

libération que rien ne peut contenir. Son attente signifie une ouverture que l'histoire ne peut délimiter. Là est la force qui jaillit de la pauvreté, et qui ne cesse de contester toutes les puissances installées. Les pauvres sont la critique imminente de l'histoire qui ne cesse de céder au mirage de la puissance et de nourrir les contradictions et les exploitations de la société.

Recherche de la justice

Derrière la conscience du Petit Reste il y a toujours l'image mosaïque du peuple fraternel voulu par Dieu et instauré par la loi mosaïque. Il y a toujours une conscience communautaire qui se traduit dans bien des psaumes. Prenons le Ps. 133, 1-2 : *« Voyez, qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'être réunis ensemble. C'est comme sur la tête le parfum précieux qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descend sur le col de ses vêtements »*.

Cette joie des pauvres repose constamment sur la pratique de la justice qu'appelle toute vie communautaire. Le pauvre, au contraire du puissant, reconnaît les droits inaliénables d'autrui, il reconnaît qu'autrui ne peut lui appartenir, être aliéné de quelque façon que ce soit.

Cette justice se fonde sur la reconnaissance radicale des droits de Dieu sur son peuple, ou dans le même sens, sur la reconnaissance de la vocation divine de tout homme. L'homme n'est pour l'homme que s'ils sont ensemble pour Dieu, s'ils reconnaissent ensemble que personne n'a le droit de dicter son destin à autrui, de l'enfermer dans une certaine situation historique. Autrui est inaliénable ; personne ne peut se servir des autres, vouer les autres au jeu servile de la reconnaissance. En langage collectif, cela veut dire qu'aucun peuple ne peut s'arroger des droits sur le destin d'un autre peuple le lui dicter, le définir et le construire à sa place : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes a pour fondement théologique le caractère inaliénable de la vocation de tout homme et par là l'obligation de respecter les dispositions historiques choisies par un groupe humain pour construire son destin.

Recherche de Dieu

Mettons en exergue cette parole de Jésus qui est déjà préfigurée de tant de manières par les psaumes de l'Ancien Testament :

« Et vous, ne cherchez pas ce que vous mangerez ni ce que vous boirez, et ne vous tourmentez pas. Tout cela, les païens de ce monde le recherchent sans répit ; mais vous, votre Père sait que vous en avez besoin. Cherchez plutôt son Royaume et cela vous sera donné par surcroît. Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume ».

(Luc 12, 29-34).

Nous touchons là au cœur de l'attitude du pauvre de Yahvé. Il y a toujours une recherche privilégiée au cœur de sa vie, et, comme dit le Père Ganne (2), une *décision privilégiée* qui éclipse toutes les autres décisions.

Cette décision, on peut dire d'abord qu'elle ne cesse de jouer comme une décision sur le sens de l'avenir humain. Le sens de Dieu, la recherche de Dieu est une métamorphose, une transformation radicale du sens de l'avenir humain.

Pour bien comprendre cette métamorphose de l'avenir, il faut écarter deux attitudes qui la falsifient, en dénaturent le sens.

— Cette métamorphose de l'avenir n'est pas une évasion vers le ciel, une *évasion vers la consolation céleste*. Le pauvre se réfugierait en Dieu dans l'attente du paradis futur, faute de pouvoir assumer son destin terrestre (cf. les Apôtres au matin de l'Ascension). Cette attitude tombe sous le couperet de toutes les critiques de la religion, celle de Feuerbach, de Marx, de Nietzsche, comme celle de Freud. La recherche privilégiée de Dieu n'est pas refuge dans la conso-

(2) Pierre Ganne, La pauvre et le prophète - Cahier « Cultures et Foi » n° 28-29.

lation religieuse en fuyant ses responsabilités terrestres. La recherche privilégiée de Dieu est au contraire *lucidité sur notre condition humaine, mais lucidité qui n'est jamais solitude*. Avant de pousser cette réflexion, j'écarte la deuxième attitude.

— L'autre falsification de cette métamorphose de l'avenir humain dans la recherche de Dieu, c'est *l'attitude millénariste*, l'attitude qui attend le Royaume de Dieu sur terre. L'espérance des pauvres devient alors l'espoir que les hommes arriveront, avec ou sans Dieu, à maîtriser et à organiser si bien leur vie sociale que tous les besoins seront satisfaits, que le bonheur sera réalisé pour tous. Le mythe du progrès, relayé par le mythe de la croissance et du développement, tout comme le mythe d'une société idéale inscrite dans l'utopie révolutionnaire, ne sont que des reviviscences constantes de l'espoir millénariste, des reprises de l'espoir messianique auquel a été confronté Jésus au milieu de son peuple.

Vivre l'espoir millénariste, c'est toujours retomber un jour ou l'autre dans les pièges de la puissance. L'histoire ne cesse de le manifester. Aucune société n'est à la mesure de l'homme. Quand une société prétend être à la mesure de l'homme, être la société idéale, elle piège l'homme, elle le nie dans son élan libérateur. L'homme devient victime d'un système social dont il ne veut pas reconnaître la relativité, le caractère simplement humain.

Quand on a écarté ces deux falsifications qui sont constantes, la première falsification étant le fait trop souvent des églises, la deuxième falsification étant le fait des entreprises politiques et de toutes les utopies révolutionnaires — et nous naviguons constamment entre l'une et l'autre falsifications — il reste à dire l'essentiel.

L'avenir humain est métamorphosé par la recherche privilégiée de Dieu, par la décision privilégiée pour Dieu. Il est métamorphosé parce que l'homme, dans sa décision pour Dieu, découvre le sens du désir qui l'habite, qui traverse toute son existence, qui est à la source de cet élan libérateur qui le porte à développer au maximum toutes ses pos-

sibilités. Ce désir fait de sa liberté une force créatrice, un pouvoir de transformation des ressources de ce monde. Mais la décision pour Dieu éclaire radicalement l'énigme de ce désir humain, l'énigme de la liberté humaine portée par le désir. *Désir et liberté ne peuvent s'accomplir en ce monde.* Ils sont toujours dans l'histoire humaine en état de développement, en état d'inachèvement. Ils vivent toujours une économie de pauvreté. Cette pauvreté est frustration, comme le montre Freud, quand l'homme croit d'une manière illusoire qu'il peut combler son désir sur cette terre, accomplir sa liberté. Cette pauvreté au contraire devient attitude positive, richesse de vie, quand l'homme, éclairé par sa décision pour Dieu, reconnaît que son désir et sa liberté vivent un mouvement vers un Autre que lui-même.

La Béatitude des pauvres peut apparaître alors comme la voie privilégiée qui ouvre au regard évangélique sur l'homme. Il s'agit bien de se reconnaître comme homme, avec la lucidité que requiert la vérité de notre condition. La pauvreté comme attitude devant l'existence introduit à la dynamique d'une recherche dont l'ambition dépasse toute limite terrestre et historique et qui pourtant se joue à travers les travaux et les responsabilités que requiert la construction de notre monde humain. La pauvreté dévoile le paradoxe inscrit dans chacune de nos vies comme dans la marche des sociétés humaines : l'homme ne peut se fournir à lui-même la mesure de son existence dans le monde qui est le sien, il n'a pas en lui-même le secret de son désir et de sa liberté et pourtant ce secret ne cesse de le solliciter ; il ne cesse de vouloir l'Absolu sans jamais y parvenir.

La Béatitude évangélique oblige à découvrir que ce paradoxe ne peut trouver sa vérité dans des demi-mesures. Il ne s'agit pas de se complaire dans les limites humaines, de lire notre humanité en creux et en négatif en espérant que Dieu viendra la combler, de confiner ainsi la religion dans les appels de détresse et les pratiques de consolation. Il ne s'agit pas non plus de rêver Dieu ni de croire que le Royaume annoncé par Jésus va prendre demain figure terrestre. *Il s'agit de découvrir et de vivre une Présence sans pourtant pouvoir l'annexer*

de quelque manière. Le Royaume de Dieu s'est approché de nous et bienheureux sommes-nous si nous savons le reconnaître, bienheureux sommes-nous si nous avons ce cœur de pauvre capable de discerner l'avènement caché du Royaume même de Dieu au milieu d'un monde qui n'en laisse paraître aucun signe aux yeux des hommes : « *La venue du Royaume de Dieu ne vient pas de sorte qu'on puisse l'observer. On ne saurait dire : Le voici : Le voilà ! Car, sachez-le, le Royaume de Dieu est parmi vous* » (Lc 17, 20-21). Ce paradoxe traverse toutes les paraboles de l'Évangile et il n'est pas d'accès possible à ces paraboles sans la pratique de la Béatitude des pauvres.

Certaines insistances très actuelles du témoignage de la foi, l'insistance sur Jésus-Christ absent ou sur Jésus-Christ libérateur doivent être relues et critiquées à la lumière de cette Béatitude. On peut être à juste titre interrogé et même angoissé par le peu d'impact de la foi chrétienne dans notre monde. Vingt siècles de christianisme n'ont réussi à abolir ni les guerres, ni les haines raciales et sociales, ni l'exploitation de l'homme par l'homme ; ils n'ont pas réussi à abolir le jeu constant de la puissance humaine qui ne cesse de susciter les cercles de l'injustice et de la dégradation de l'homme dans nos sociétés modernes. Moltmann dans son dernier livre : « *Le Dieu crucifié* » (Edition du Cerf) parle « des cercles infernaux de la mort » : les cercles infernaux de la pauvreté, de la violence, de l'aliénation raciste et culturelle, de la destruction de la nature par l'industrie et finalement du sentiment d'absurdité qu'enracine en nous la difficulté de penser un avenir possible de notre civilisation (pp. 371-374). On peut demander dans le même mouvement que la foi se prouve en ouvrant les chemins de l'avenir, dans une volonté de transformation des conditions de vie de notre humanité, dans les pratiques onéreuses de la libération de l'homme dans toutes les dimensions de son existence.

Nous pouvons être portés à épouser cette insistance sur l'absence de Jésus-Christ, cette insistance qui fait fleurir dans nos expressions, nos rencontres et nos cantiques les images du silence, du désert, du brouillard et de la nuit, tout comme nous pouvons être portés à nous dire que seule la lutte contre

toute injustice, spoliation et exploitation, que seule la compromission de sa propre vie dans la création d'une société plus humaine et plus fraternelle, dans une solidarité réelle et active avec les intérêts et la lutte des pauvres et des classes exploitées, peuvent encore dire quelque chose aujourd'hui de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ

Mais il faut pourtant oser se demander si ces attitudes auxquelles nous revenons fréquemment aujourd'hui rendent compte véritablement du mouvement et du contenu de la Béatitude des pauvres. Elles en livrent certainement des composantes mais il n'est pas sûr, surtout quand elles deviennent exclusives, qu'elles nous aident à rejoindre la fécondité et la force de renouvellement de la Parole de Jésus-Christ. A la lumière de l'Évangile, le Dieu de Jésus-Christ ne se réduit ni à un Absent perdu dans un ailleurs inaccessible, ni à un guide pratique de nos luttes humaines dont le seul intérêt serait de nous fournir un horizon idéologique de liberté et de justice. Il se donne à découvrir dans une démarche où l'homme, lucide sur sa condition et les falsifications qui la grèvent, prend acte qu'une Autre Présence l'habite, le sollicite et ouvre son avenir à une radicale métamorphose.

L'irruption du règne de Dieu en Jésus-Christ est un événement en ce temps et en ce monde-ci qui ne sort pas de sa condition celui qui l'accueille, mais qui en transforme pourtant de fond en comble la compréhension et la manière de la vivre. Là est le secret de la conversion évangélique, là est le secret du changement d'attitude des Apôtres dans l'Esprit de la Pentecôte, secret dont aucun discours ne peut cerner la profondeur, mais dont l'impact va s'inscrire et se traduire dans la manière dont le croyant va ressaisir et assumer le cours des choses dans notre monde.

Dans cette perspective, le dernier chapitre du livre de Moltmann, « Le Dieu crucifié », malgré la richesse et la profondeur de l'ensemble de l'ouvrage, paraît insuffisant et comme en retrait en regard de la vigueur de l'interpellation évangélique. « *La foi devient l'espérance de l'accomplissement du sens, dit Moltmann. Dans la situation de la société*

de découragement la foi chrétienne « rend compte de l'espérance » et elle se prouve en libérant de la panique et de l'apathie, de l'évasion et du goût de la mort. Elle conduit alors au courage de faire, avec décision et patience, ce que la situation exige dans les cercles infernaux de l'existence ». (p. 378). Tout en souscrivant à cette compréhension de la foi centrée sur ses manifestations pratiques dans notre société angoissée et inquiète de son avenir, on peut pourtant espérer rejoindre d'une manière plus directe et plus radicale que Moltmann le sens de la présence du Dieu de Jésus-Christ à notre vie humaine, mais cette voie n'est véritablement ouverte que par l'écoute de la Béatitude des pauvres qui annonce en toute liberté et sans aucune ombre la venue du Règne de Dieu parmi nous.

« Un rabbi inconnu dans un coin perdu de la Palestine ; autour de lui une poignée de disciples qui l'abandonnent au moment décisif ; à la suite une troupe douteuse — publicains, prostituées, pécheurs, quelques femmes, quelques enfants et l'une ou l'autre personne qui avait bénéficié de son aide ; et enfin, sur la croix, lui la risée de tout le monde ! Cela devrait-il signifier l'irruption du règne de Dieu ? Pourquoi Jésus ne se justifie-t-il pas par de tout autres preuves ? » (Günther Bornkamm, *Qui est Jésus de Nazareth ?*, Le Seuil, p. 85).

Ces quelques lignes du livre remarquable de Bornkamm nous amènent à ce point crucial auquel il faut toujours revenir si l'on veut découvrir le rapport de l'homme et de Dieu selon la logique de l'Évangile. Dieu s'est donné à voir au cœur de notre monde dans l'itinéraire de Jésus-Christ jusqu'à la croix, itinéraire dont la marque divine se livre dans le message de la Résurrection proclamé par quelques témoins. Il n'est pas d'autre voie pour l'approcher avec quelque vérité. C'est peu, c'est pauvre en effet, petit et caché comme le grain de sénevé de la parabole. Et pourtant tout est là : un itinéraire humain que bien des hommes d'aujourd'hui peuvent considérer comme insignifiant au regard du développement de notre monde et de ses drames, itinéraire, qui plus est, grevé du signe de l'échec ; une victoire qui apparaît bien peu tangible quand on la pèse au poids des impératifs

de réussite de nos sociétés humaines. Le trésor du Royaume de Dieu est caché dans l'immense chantier de nos entreprises humaines ; une perle qui voisine avec bien d'autres perles, du levain dans la pâte (cf. Mt 13, 44-46 ; Mt 13, 33). Dieu se dit dans l'humilité et le triomphalisme facile et faussement spirituel auquel la foi a pu céder trop souvent dans l'histoire de l'Eglise n'a jamais fait qu'obscurcir et dénaturer ce paradoxe de la Révélation évangélique que les paraboles nous découvrent avec tant de simplicité et de profondeur. Ce paradoxe a de quoi nous faire achopper, nous en avons la preuve constante. De Dieu, nous sommes toujours tentés de dire comme le Zarathoustra de Nietzsche : Pourquoi n'a-t-il pas parlé plus clairement ? (Ainsi parlait Zarathoustra, IV^e Partie, Hors de service). Et pourtant il y a suffisamment de quoi comprendre et vivre dans la semi-clarté des paraboles de Jésus dans la mesure où nous nous faisons dociles à la logique de ses attitudes et de son itinéraire jusqu'à la croix et la résurrection, dans la mesure où nous convertissons nos logiques humaines trop soucieuses d'établir une fois pour toutes le fin mot de notre histoire. C'est ce qu'ont fait les hommes du Nouveau Testament en nous ouvrant la voie de la richesse sans mesure contenue dans cette pauvreté de moyens.

Jésus déçoit notre attente comme il a déçu l'attente messianique de ses contemporains : « *Seigneur, est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer le Règne pour Israël ?* » (Actes 1, 6). Nous connaissons la réponse de Jésus dans ce dernier dialogue avec ses disciples qui s'inscrit pourtant dans la lumière de la Résurrection. Il n'est pas répondu à leur attente mais il leur est promis une force d'une autre nature qui va les constituer témoins. St Luc nous livre ainsi l'expérience pascal. L'attente humaine est déçue, mais une autre perspective se découvre.

Cette déception a un sens décisif. Dieu n'est pas ce que nous imaginons de lui, il ne correspond pas à nos rêves de puissance, il ne vient pas à nous en Jésus-Christ pour mettre un sceau définitif à nos projets historiques. Sa logique bouleverse ce terrain préparé pourtant pour le recevoir :

c'est la logique de la livraison de soi, la logique du don jusqu'à l'épuisement de soi-même (cf. Phil. 2, 5-9) qui ne se comprend que si nous ouvrons bien davantage l'horizon de notre vie, que si nous faisons éclater les carcans de nos projets, de nos systèmes et de nos idéologies. Il échappe ainsi à toute saisie, il déconcerte, pas plus que Marie-Madeleine nous ne pouvons le retenir, il est mouvement, il est relation, il passe à travers les mailles des filets de nos concepts et de nos attentes et, par là, il nous communique l'Esprit qui renouvelle la face de la terre.

À une telle logique seul le pauvre de Yahvé peut correspondre à l'intime de lui-même. Il est lucide sur sa condition d'homme, il reconnaît sans tergiverser ses limites et sa finitude, il reconnaît qu'il est fait pour la mort et que les forces de mort ne cessent de menacer son existence. Et dans le même mouvement il accueille en Jésus-Christ une puissance de vie qui lui dit que le désir qui traverse sa liberté a un sens véritable, qu'il s'éclaire à la lumière de la Promesse anticipée dans la Résurrection de Jésus-Christ. Il n'est pas rivé à ses limites, à sa finitude, à la perspective de la mort inéluctable ; il n'est pas enfermé dans les cercles infernaux que suscite la passion de la puissance, la passion d'inscrire l'Absolu sur terre. Il n'est jamais seul. Il est habité par une Présence, par une relation dont le terme, dont l'aboutissement n'est pas inscrit dans l'histoire, dans la figure de ce monde. L'homme est pauvre de son accomplissement, il ne le détient pas, il ne peut le détenir, mais il est riche d'un don qui renouvelle constamment le sens de son avenir, qui fonde cet Avenir dans un Amour, dans une Alliance.

La mort qui porte en elle la frustration radicale de l'homme, qui arrache l'homme à ses projets de développement et d'accomplissement, à ses projets de réaliser la totalité de son existence dans son histoire, la mort qui arrache l'homme aux liens qu'il tisse avec ses semblables, découvre là sa véritable signification. La mort n'est frustration, pauvreté onéreuse, que pour l'homme qui veut posséder son existence, en détenir la clef lui-même par lui-même. La mort pour le pauvre de Yahvé est au contraire révélatrice du véritable statut

de l'humanité. L'humanité est conduite par une énergie transformante, l'énergie du don de Dieu, l'énergie de l'Amour, l'énergie d'une Alliance. Cette énergie s'est imposée aux apôtres dans la Résurrection de Jésus-Christ. La mort a été vaincue. Elle n'est pas la fin de l'homme ; elle est passage à un Autre ; elle est le lieu où se scelle définitivement l'Alliance de Dieu et de l'homme, le lieu où s'accomplit le mouvement de l'existence humaine.

Le pauvre de Yahvé devient libre par rapport à la mort, et cette libération, la plus radicale qui soit, ne cesse alors de métamorphoser son avenir, ses entreprises historiques, la manière dont il assume son destin en ce monde.

Cette métamorphose du destin de l'homme par la décision pour Dieu, par la foi en la Résurrection qui assume la mort et la libère de son caractère de frustration, on peut en saisir la dynamique dans le privilège accordé à la *vie relationnelle*. L'homme pour Dieu, l'homme qui ne peut penser sa vie indépendamment de sa relation à Dieu, en un mot, le pauvre de Yahvé, est en même temps l'homme pour les autres. Vivre pour Dieu, et vivre pour les autres c'est la même dynamique de l'existence. Il n'y a pas de totalité à réaliser dans notre histoire, il n'y a pas de puissance définitive à instaurer, il n'y a pas de boucle à fermer, il n'y a pas de rassemblements ni de récapitulatifs exhaustifs à réaliser dans notre monde ; il n'y a pas de naturalisme achevé de l'homme, pour reprendre une expression du jeune Marx. *Il y a avant tout à vivre le mouvement de l'échange et de la relation.*

Rien n'est jamais achevé, rien n'est jamais accompli dans notre histoire, mais tout est porté par une force de renouvellement, par une nouveauté permanente, pour peu que l'homme accepte de partager son avoir, son pouvoir, son savoir avec les autres. La logique de la pauvreté est la logique de la vie relationnelle, la logique de l'homme qui reconnaît qu'il ne se possède jamais, pas plus qu'il ne peut posséder le monde — la mort le signifie d'une manière radicale. Et c'est en même temps la logique qui se laisse guider par le mouvement vers les autres, par le passage aux autres.

Le passage aux autres, c'est le mouvement du désir, c'est le mouvement de la liberté, un élan, une force libératrice qui est en même temps refus de toutes les aliénations, de toutes les contradictions de notre société ; c'est la redécouverte constante de cette capacité relationnelle qui remet l'homme debout parce qu'il peut s'appuyer sur ses frères, parce qu'il découvre qu'il n'est jamais seul, qu'il n'est jamais réduit à sa condition.

Au plus profond, ce passage aux autres est l'écoute de la logique de l'Amour, de la logique de Jésus-Christ fidèle au Père et qui s'exprime dans le don de l'Esprit. Logique divine puisque l'homme ne la découvre que lorsqu'il reconnaît qu'il ne peut la produire ni la maîtriser tant elle l'oblige à se décentrer de lui-même, à abandonner tout rêve d'autarcie. Elle résiste à toute prise, elle déconcerte, nous désarçonne de nos positions établies ; elle ne rentre pas dans les cadres prévus, elle est aussi fuyante que Jésus-Christ déjouant les uns après les autres les pièges et les vues courtes de ses contemporains centrés sur leurs besoins et leurs problèmes immédiats ; elle s'effrite entre les mains de l'homme satisfait de lui-même alors qu'elle est force de vie pour qui découvre qu'elle le précède, qu'elle vient à lui comme un Règne nouveau et qu'elle le conduit dès lors bien au delà de lui-même. Une Parole d'amour l'habite effectivement. Cette Parole, nul ne peut se l'approprier, c'est pourquoi la pauvreté, comme attitude devant l'existence est au départ des béatitudes. Mais tout homme peut en découvrir l'interpellation, et la vivre.

La pauvreté, comme attitude devant l'existence, devient ainsi dans l'Évangile *la condition de base* du renouvellement de l'avenir de l'homme, de l'avenir de l'humanité.

Il ne s'agit pas, dans la Bible et l'Évangile, de sacraliser l'état social de pauvreté. Cet état est au contraire dénoncé comme manifestation constante de l'injustice et de l'oppression sociale, comme manifestation des contradictions qu'inscrit dans l'humanité la passion de la puissance. Il s'agit de mettre au jour la vérité de la condition humaine, le statut authentique de l'humanité, ce statut qui est trop souvent nié par les sociétés humaines « Ce qu'il y a de grand dans l'hom-

me, c'est qu'il est un pont et non un but » disait Nietzsche merveilleusement (Ainsi parlait Zarathoustra — Prologue 4). ce n'est pas la trahir ni la récupérer abusivement que d'entendre cette parole en consonnance profonde avec l'Évangile. L'être humain est extatique, il est *passage vers...* il ne peut se reposer en ce en quoi il se pose. L'homme est celui qui ne peut posséder ce monde. *L'homme est relatif à Quelqu'un d'Autre* ; la dynamique de son existence est une dynamique relationnelle, la dynamique de l'échange et du partage, la dynamique de la solidarité, la dynamique de la reconnaissance des droits de tous ; dynamique qui ne cesse alors de contester l'injustice, l'oppression, l'exploitation et l'aliénation.

Tout est relatif dans l'existence de l'homme, c'est-à-dire que tout est relationnel ; rien ne peut prétendre à la Toute-Puissance, à l'Absolu, pas même les images de Dieu que le désir religieux projette dans le ciel pour y puiser garantie et sécurité. Si Absolu il y a, c'est l'Absolu qui traverse l'itinéraire de Jésus-Christ, et il s'agit bien dès lors d'un Absolu que nul ne peut enfermer dans une idée ou une représentation religieuse. C'est un Absolu d'échange et de relation, désigné dogmatiquement par le terme de mystère de la Trinité, ce mystère si difficile à réduire en formules et pourtant si présent dans les attitudes de Jésus-Christ et la logique de son itinéraire. Par cet Absolu, l'homme est constamment renvoyé au delà de lui-même, il n'est lui-même que dans un mouvement de dépassement, de décentrement ; en se reconnaissant comme homme pour les autres, c'est-à-dire au plus profond comme homme traversé par l'échange du Père et du Fils dans l'Esprit, cet échange qui fait le secret de la souveraine liberté de Jésus-Christ, de cette souveraine autorité qui étonnait ses contemporains, alors même qu'il renonçait aux moyens reconnus de la puissance.

L'homme qui vit cet échange à la suite de Jésus-Christ est en effet pauvre de son accomplissement, il ne peut le détenir, mais il est riche d'un don, d'une énergie transformante, d'un élan infiniment ouvert où il ne cesse de reconnaître la Promesse de Résurrection inscrite par Jésus-Christ dans notre histoire.

Cette Promesse n'est pas à enfermer dans notre histoire, il s'agit plutôt de vivre notre histoire à la lumière de cette Promesse. A partir de là, peuvent prendre corps des itinéraires qui ne cessent de renouveler notre humanité dans ses possibilités, des itinéraires où elle apprend à se libérer des prisons, des esclavages et asservissements qu'inscrit constamment dans les sociétés humaines la passion de la puissance, la passion de la suffisance.

La Béatitude des pauvres peut nous apparaître ainsi comme le chemin qui ouvre à l'amplitude de la destinée humaine en résistant aussi bien à ses défigurations qu'à la tentation de la définir trop vite. Elle nous apprend à écouter le secret qui nous sollicite au cœur de nous-mêmes sans que nous puissions jamais en prendre la mesure, en fixer la figure totale. Elle nous apprend par là à nous approcher du Dieu de Jésus-Christ, qui n'est pas l'Absolu de Puissance dont nous rêvons et dont nous voudrions bien qu'il résolve à notre place les problèmes et les incertitudes de notre histoire, mais Celui qui se donne dans l'humilité de notre condition. Le Dieu de Jésus-Christ ne s'impose pas à nous, il nous respecte, il nous laisse à la responsabilité de nos tâches terrestres, à notre métier d'homme. Mais dans la trame de notre histoire, il inscrit, par la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, le Verbe, la Parole de liberté qui, pour qui sait l'entendre à la manière des Pauvres de Yahvé, transfigure notre monde humain, lui communique un nouvel Esprit, en brisant les cercles des solitudes, des misères, des destins de mort que nos impatiences orgueilleuses et égoïstes ne cessent de susciter.

Nouvelles de la Mission

Le 21 janvier, l'équipe centrale de la Mission de France a rendu public le texte suivant :

Des déclarations épiscopales, tant à propos du marxisme et du communisme qui de la morale sexuelle, ayant été publiées récemment dans la presse, il nous paraît nécessaire de témoigner de ce que vivent des centaines de prêtres de la Mission de France, et bien d'autres avec eux.

Ces déclarations expriment, à l'égard des réalités humaines, une attitude qui contredit ce que nous vivons collectivement depuis plus de 20 ans. Cette attitude nous heurte. Le dire est une question de vérité vis-à-vis de nous-mêmes et de tous ceux avec qui nous vivons. La responsabilité qui est la nôtre dans l'Eglise nous y oblige.

Que ce soit en France ou dans le Tiers-Monde, la majorité d'entre nous exerce un travail professionnel, souvent parmi les plus exploités. Travail et combat quotidien pour la libération ont tissé des liens d'amitié et des solidarités entre des hommes de diverses cultures, des hommes de convictions idéologiques et religieuses différentes.

Nous expérimentons que le dialogue est le creuset fraternel où se cherche la vérité. Nous avons appris à nous admettre dans nos différences et à nous interroger, sans concession, sur l'avenir de l'homme et sur les sources de nos convictions.

Pour notre part, sachant que l'Esprit de Jésus-Christ n'est enfermé dans aucune frontière, nous nous efforçons d'accueillir l'Evangile au cœur même des interrogations humaines : rencontre et dialogue sont pour nous dans le droit fil du message du Christ.

Les pays et les groupes humains dans lesquels nous vivons se sont donné des projets sur l'homme et la société, pour lesquels ils se forgent leurs propres outils d'analyse et se choisissent leurs propres moyens d'action. Plutôt que de les juger et de les condamner, comme si l'Eglise détenait un modèle pré-établi de société qu'elle prétendrait imposer aux autres, nous préférons entrer dans la recherche des hommes et, dans l'esprit de l'Evangile, apporter notre pierre à la recherche et à l'effort communs.

Dix ans après Vatican II, la perspective ouverte au Concile nous apparaît toujours aussi urgente : mettre fin aux croisades idéologiques, aux condamnations et aux interdits, pour entrer dans le temps du dialogue et du service. Courir ce risque est une démarche exigeante qui invite à redécouvrir, à nouveaux frais, la vérité toujours actuelle de cet Evangile qui n'a jamais fini d'interpeller la libre recherche des hommes.

Numéros disponibles

- n° 46 : André Bossuyt, évêque de la M.d.F. — Anniversaire : Le Père Suhard — Synode, Objectif 74.
- n° 47 : Les jeux de la mort et du hasard (Julien Potel) — L'homme devant la mort (Marcel Massard).
- n° 48 : Plantation de l'Eglise... — Germination de la Foi (J. M. Ploux).
- n° 49 : Ce qui est vécu aujourd'hui par la Mission de France et l'Association (Equipe centrale et Comité épiscopal — Lourdes novembre 74).
- n° 50 : Eglise locale et pouvoir en place (Equipe de Gennevilliers — M. Massard) Table thématique Janv. 67 - Déc. 74.
- n° 51 : Prêtre dans la navigation (Roland Dorio) — « Parole d'espérance réaliste » (Pierre Laurent) — Du journalier agricole à l'ouvrier d'usine (Eugène Gernigon) — Région Nord et Ouest.
- n° 52 : Annonce de la Parole du ministère presbytéral (Atelier Equipes urbaines) — Recherche, parole et ministère (René Salaün).
- n° 53 : Echos de la session des 12-13 juillet 75 (Jacques Meunier, Marcel Massard) — La Parole de la brebis retrouvée (Pierre Derouet).
- n° 54 : Des jeunes veulent être prêtres : Qui sont-ils ?... Une longue marche (J. P. Marchand). Sept jeunes s'engagent pour l'annonce de l'Evangile.